

Devenir psychothérapeute de groupe analytique

Geneviève Morency

Volume 31, Number 1, 2023

La Maison St-Jacques : 50 ans d'accueil et de liens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110162ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110162ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morency, G. (2023). Devenir psychothérapeute de groupe analytique. *Filigrane*, 31(1), 31–54. <https://doi.org/10.7202/1110162ar>

Article abstract

The author explores the process of training to become a group psychotherapist through her learning and integration process in a community organization. The work environment and training conditions specific to this organization are described, followed by theoretical elements. Working in a psychoanalytical group setting, and developing a way of thinking that contextualizes the individual psyche within its group links, is acquired through the experience of processes which enable an identity reorganization. This text deals with the regression induced by the group setting and the anxiety of losing the boundaries of the ego, shame as an archaic experience at the limit between self and other, the elaboration of the transfers of the primary group on the secondary groups and the questioning of the desire to take place in a group as a psychotherapist. This psychic work, at the junction between the individual and the collective, is at the heart of the work to be encouraged within the psychotherapy group.



Devenir psychothérapeute de groupe analytique

Geneviève Morency

Résumé : L'auteure explore le processus de formation pour devenir psychothérapeute de groupe via son expérience d'apprentissage et d'intégration dans un organisme communautaire. Le cadre de travail et les conditions de formation spécifiques à cet organisme sont explorés, suivis d'éléments théoriques. Le travail dans un dispositif de groupe d'approche psychanalytique, et le développement d'une pensée qui contextualise la psyché individuelle dans ses liens groupaux, s'acquiert par l'expérience de processus favorisant un remaniement sur le plan identitaire. Ce texte aborde la régression induite par la mise en groupe et l'angoisse de perte des frontières du moi, la honte comme vécu archaïque à la limite soi-autre, l'élaboration des transferts du groupe primaire sur les groupes secondaires et l'interrogation du désir à prendre place dans un groupe en tant que psychothérapeute. Ce travail psychique à l'articulation de l'individuel et du collectif est au cœur du travail qu'il sera question de favoriser avec le groupe de psychothérapie.

Mots clés : formation à la psychothérapie de groupe; psychothérapeute de groupe; identité; honte; capacités négatives

Abstract: The author explores the process of training to become a group psychotherapist through her learning and integration process in a community organization. The work environment and training conditions specific to this organization are described, followed by theoretical elements. Working in a psychoanalytical group setting, and developing a way of thinking that contextualizes the individual psyche within its group links, is acquired through the experience of processes which enable an identity reorganization. This text deals with the regression induced by the group setting and the anxiety of losing the boundaries of the ego, shame as an archaic experience at the limit between self and other, the elaboration of the transfers of the primary group on the secondary groups and the questioning of the desire to take place in a group as a psychotherapist. This psychic work, at the junction between the individual and the collective, is at the heart of the work to be encouraged within the psychotherapy group.

Keywords: group psychotherapy training; group therapist; identity; shame; negative capacities

Je n'est-il pas un paradoxe, et le premier de tous, dès lors qu'il faut se perdre afin de se trouver ? (Paul-Claude Racamier, 1992, p. 40)

La frontière n'est pas seulement une séparation, elle est un véritable espace à l'intérieur duquel se déroule l'essentiel du soin psychique psychanalytique. (Albert Ciccone, dans Bass et Ciccone, 2018, p. 47)

Tout au long de notre vie, les groupes auxquels nous prenons part influencent qui nous sommes. Il est maintenant commun de dire que la famille et les premiers liens d'attachement ont une grande influence sur la personne que nous devenons. Mais qui serions-nous sans l'influence de nos groupes d'amis, équipes sportives, troupes de théâtre, collègues de travail, de séminaires ? Prenons-nous vraiment la mesure de l'importance qu'occupent dans l'actuel de nos vies psychiques les différents groupes que nous fréquentons et interrogeons-nous à sa juste mesure la place que nous occupons et ce qui s'y rejoue ? La Maison St-Jacques (MSJ)¹ a été un lieu marquant, sinon la pierre angulaire de mon parcours professionnel. Ce texte se veut l'occasion pour moi de témoigner, certainement avec gratitude, de la richesse de la MSJ comme lieu de formation pour qui s'intéresse à la psychothérapie de groupe analytique.

C'est donc principalement par le biais de mon expérience de psychothérapeute en développement que je tenterai de tracer les contours du travail de psychothérapie de groupe d'approche analytique de la MSJ. Je vous présenterai d'abord le cadre de travail pour les cliniciens de la MSJ. S'ensuivront quelques réflexions théoriques au sujet de la formation. Vous verrez que le groupe est au cœur de tous les aspects du fonctionnement de la ressource, tant dans son offre de service que dans son mode autogestionnaire. Certains enjeux auxquels est confronté le clinicien apprivoisant la groupalité et qui touchent la question de son identité seront ensuite explorés. Le tout permettra de comprendre de quelle manière le cadre de travail de la MSJ favorise le développement d'une pensée qui tend à contextualiser la psyché individuelle dans ses liens groupaux. Pour finir, je montrerai comment ce travail à la *limite* de l'être individuel et de l'être collectif est au cœur du travail auprès des participants. Cette expérience de redécouverte de soi à laquelle le clinicien est convié est fondamentale pour que ce dernier puisse favoriser un espace d'élaboration « à la frontière des appareils psychiques » (Ciccone, 2018, p. 2), propice au dégagement d'un espace de créativité propre au participant et non pas surtout au service de la confirmation des repères identitaires du psychothérapeute.

En ce sens, mon propos se situera également à la limite de l'individuel et du collectif, ainsi que de mon expérience subjective propre et de celle

de plusieurs autres individus qui se sont eux aussi investis à la MSJ et qui ont contribué à l'émergence d'une véritable culture du groupe. Car c'est bien de ce questionnement qu'il s'agit : l'expérience subjective est-elle dans son essence individuelle ou collective ? Winnicott nous inviterait sûrement à tolérer ce paradoxe.

Environnement et cadre de travail

Avant de parcourir les principaux éléments qui constituent le cadre de travail auquel prennent part les psychothérapeutes à la MSJ, permettez-moi de décrire celle-ci en quelques mots.

Situé sur la rue St-Hubert à Montréal, à deux pas du parc Émilie-Gamelin et de sa population marginale, l'organisme se fait discret, sans enseigne affichant sa présence, entre les petits hôtels où les touristes côtoient les proxénètes. Autrefois maison de chambres, seule une plaque apposée sur la devanture de la MSJ atteste du passage de l'écrivain en exil Louis Hémon, qui y aurait rédigé, en 1911, le manuscrit de son roman *Maria Chapdelaine*. La haute façade en pierres de quatre étages du bâtiment centenaire bien entretenu de la MSJ contraste avec l'instabilité et le mouvement ambiant de son environnement. J'avais été impressionnée par le silence qui régnait dans les lieux lorsque j'y suis entrée pour aller déposer mon curriculum vitae. Les hauts plafonds et les murs épais semblent faire office de frontières par rapport aux bruits des sirènes de police et des cris rappelant la violence et les conflits qui ne sont jamais bien loin. La MSJ, dans son environnement physique, symbolise ainsi le travail qu'elle propose à ses usagers qui proviennent de tous les quartiers de la ville, soit l'ouverture d'un espace d'écoute de cette part « errante » d'eux-mêmes, en mal d'espoir de trouver enfin une place.

Pour ce qui est du cadre de travail et des différents espaces de rencontre auxquels prennent part les psychothérapeutes, dans le quotidien de leur travail à la MSJ, ces derniers se retrouvent constamment en situation de groupe. C'est par le biais de l'ensemble de ces expériences et des réflexions qui s'ensuivront, sur les plans tant personnel, clinique que théorique, que procédera leur formation.

C'est par le biais d'une entrevue d'embauche *en groupe* que la sélection s'effectue. Chaque candidat est invité à discuter librement à partir de questions ouvertes en lien avec la psychothérapie psychanalytique groupale. D'emblée, il peut donc entrevoir la préséance du groupe dans la compréhension et le travail des enjeux relationnels. La table est mise : à la MSJ,

il est question de vivre une expérience de groupe et d'élaborer à partir de celle-ci. Le candidat tente une parole singulière, aussi tributaire de celles des autres et de la dynamique dans laquelle elle se déploie. Notons aussi que cette épreuve de rivalité et de collaboration se vit sous le regard de quelques psychothérapeutes qui vont évaluer les candidats en vue de faire un bon choix pour l'organisme, leur équipe et les participants.

Le nouvel employé deviendra membre d'une équipe qui travaille selon un modèle autogestionnaire. Elle est formée de tous les travailleurs de la MSJ et se réunit une fois par semaine. Les décisions concernant les orientations et le fonctionnement de l'organisme, tant quant au budget qu'aux services cliniques, sont prises en collégialité, après des discussions parfois longues où le partage des points de vue de chacun est encouragé. Les discussions sont dirigées au minimum et chaque employé est responsable de sa prise de parole et de sa contribution aux réflexions et aux décisions. Le pouvoir se veut réparti entre les membres du groupe. Ainsi, l'absence d'un « patron » qui prend les décisions au nom d'autrui fait en sorte qu'on ne peut pas lui attribuer la responsabilité des maux de chacun : l'hostilité circule donc davantage et chaque employé doit en assumer sa part.

L'équipe des travailleurs de la MSJ a une double tâche : d'une part, de voir à l'avancement des décisions en vue de la réalisation de sa mission ; d'autre part, de réguler les enjeux relationnels et conflits en majeure partie inconscients, sources à la fois de débats constructifs et de menaces pour le bon fonctionnement de l'équipe. Il en est ainsi dans tous les groupes de travail, mais la force de l'équipe de la MSJ est qu'elle a appris à se méfier de son désir de maintenir l'unicité, « menace de l'entre-soi », de « l'indifférenciation » (Enriquez, 1999, p. 812). Elle tente de préserver, non sans résistances, des espaces de parole et d'interrogation sur ce qui fait inévitablement conflit et divise.

En plus des réunions d'équipe, le psychothérapeute participe au « comité d'admission », formé généralement de tous les psychothérapeutes, et dont l'objectif est de discuter librement à partir d'un « cas », c'est-à-dire d'un usager qui a formulé une demande d'admission. Pour être admis aux services de la MSJ, chaque demandeur participe à des entrevues individuelles (entre 2 et 4) avec un psychothérapeute dans le but de formuler et de préciser sa demande et d'évaluer si le dispositif de groupe convient pour l'aider. Le psychothérapeute impliqué dans le processus d'admission partage avec le comité sa compréhension de la demande et associe avec ses collègues pour mieux se saisir des enjeux qui semblent se déployer dans la rencontre

clinique. Le psychothérapeute voit sa compréhension enrichie par le travail associatif groupal émergeant de la mise en commun des chaînes associatives individuelles (Kaës, 1994). Ainsi, la diversité des associations et la dynamique des échanges entre les membres du comité participent, pour le psychothérapeute, à la construction de sa représentation du travail thérapeutique potentiel, de même que des défis qui pourraient se présenter. Enrichi de ce travail en groupe, le psychothérapeute complétera le processus d'admission et devra prendre une décision, soit de procéder à une admission à nos services ou de diriger la personne vers d'autres ressources plus appropriées à sa demande, lorsque possible.

Rapidement après son embauche, le nouvel employé intégrera un groupe de psychothérapie analytique dans lequel il commencera ses activités de psychothérapeute. Il sera jumelé à un autre clinicien plus ancien de la MSJ, qui agira à la fois à titre de co-thérapeute et de formateur. S'il démarre parfois un groupe, le nouveau clinicien se joint généralement à un groupe déjà constitué et en travail, qui porte donc une histoire. Il découvre alors « les modalités toutes particulières par lesquelles la situation de groupe sollicite mécanismes et processus archaïques » (Rouchy, 1998, p. 262).

Afin d'échanger sur le groupe et ce qui s'y déroule, les deux co-thérapeutes se rencontreront chaque semaine, généralement avant et après les séances. C'est l'occasion de partager librement les associations à propos de la séance et d'élaborer les contre-transferts, ainsi que l'intertransfert. C'est aussi l'occasion de formuler des interventions qui sont restées en jachère et qui n'ont pas été verbalisées durant la séance pour tenter d'en expliciter les ressentis et pensées associées. Éventuellement, quelques hypothèses théorico-cliniques sur les enjeux individuels et groupaux à l'œuvre seront formulées. Si le lien de confiance est présent, le clinicien en formation pourra oser s'aventurer et élaborer à propos de ce qu'il trouve difficile, le fait réagir, le met en colère, l'embrouille ou le sollicite particulièrement. Il sera aussi important que le formateur soit ouvert à entendre comment l'apprenant se sent dans la relation avec lui et avec les autres groupes de travail, et comment cela est en lien avec son écoute et sa prise de parole dans le groupe.

C'est progressivement que l'apprenant s'appropriera le cadre de psychothérapie dans lequel il exerce sa pratique en groupe. Bien que les cliniciens de l'organisme puissent travailler parfois de manière distincte, il convient ici de résumer les grandes lignes du cadre-dispositif s'appliquant à tous les groupes de psychothérapie de la MSJ. Deneux (2006) propose

une définition générale de l'approche psychanalytique groupale : « un petit groupe de cinq à dix personnes, n'ayant d'autre tâche que de vivre ensemble et élaborer l'expérience de leur relation » (p. 79). Pour ce faire, c'est à raison de deux séances par semaine d'une durée de 1 h 15 ou 1 h 30 que les 6 à 8 membres sont invités à avoir une discussion libre et flottante (Foulkes, 2004). Il leur est demandé de ne pas se fréquenter en dehors des séances. Les groupes sont mixtes et semi-ouverts, et les membres peuvent y participer gratuitement pour une période pouvant aller jusqu'à trois ans.

C'est au terme d'une période d'environ deux ans que le psychothérapeute pourra devenir membre permanent de l'équipe. Il est invité à rédiger un texte témoignant de son parcours au sein de la MSJ. C'est à l'issue d'un échange entre l'équipe et le psychothérapeute, à partir de son texte, que se prendra la décision de lui accorder ou non sa permanence. À ce stade, le statut d'employé permanent est généralement une formalité. Toutefois, la place de chacun dans l'équipe n'est jamais acquise une fois pour toutes et les négociations entre l'individu et le groupe, « la confrontation entre désir de reconnaissance et reconnaissance du désir » (Enriquez, 1999, p. 812), resteront au cœur de son expérience tant et aussi longtemps qu'il sera membre de l'équipe.

Comme vous avez pu le constater, le cadre d'apprentissage qui est offert à la MSJ n'est pas un programme de formation conventionnel, avec séminaires, supervisions et accréditations officielles. Il n'en offre pas moins des conditions de travail formatrices pour les psychothérapeutes qui souhaitent apprendre à travailler dans un dispositif groupal. C'est la participation du clinicien au sein des différents groupes décrits ci-haut qui deviendra la pierre angulaire de l'intégration de sa pratique. En effet, ce cadre de travail invite et confronte le clinicien, dans le quotidien de son travail, à penser en groupe, à se penser comme individu dans son rapport à ces groupes et à penser les liens entre chacun d'eux. Peu à peu, ces groupes permettront un étayage et une « contenance hebdomadaire » (Diet, 2022, p. 52) pour soutenir l'élaboration de ce qui est vécu dans les groupes de psychothérapie.

La formation à la MSJ s'inscrit dans un parcours complexe de développement professionnel, parmi d'autres acquis qui s'enrichissent mutuellement, tels que les expériences antérieures de groupe, les formations à l'externe, les séminaires ou autres lieux d'appartenance professionnelle. De plus, soulignons l'importance de la psychothérapie ou de l'analyse personnelle comme espace d'élaboration des enjeux soulevés par le groupe. Ce texte ne vise pas à cerner les conditions optimales d'une formation, mais il vise plutôt à

témoigner d'une pratique spécifique et de ses mérites, bien qu'elle puisse être l'objet de certaines critiques. Voyons quelques éléments théoriques au sujet de la formation à la psychothérapie analytique de groupe.

Une formation singulière au sein du collectif

Jean-Claude Rouchy (1998) et Jacqueline Falguière (2007), deux analystes de groupe aujourd'hui regrettés, se sont penchés sur la question de l'analyse de groupe ainsi que d'institution. Ces auteurs ont notamment proposé l'idée que la formation à la psychothérapie de groupe analytique comporte des paradoxes et que la tentative de penser ces paradoxes soit au fondement de la formation. Or, la visée de cette dernière serait, elle aussi, paradoxale, parce qu'elle présenterait certains aspects contradictoires : plutôt que de viser l'acquisition d'une forme aboutie selon des critères déterminés par l'idéologie au pouvoir, la formation analytique de groupe viserait plutôt à mettre en place des conditions favorisant l'expérience de penser et d'interroger des savoirs que l'individu tenait jusqu'alors pour vérités. Il y aurait au cœur de la formation analytique groupale l'idée de l'acquisition jamais achevée d'une certaine liberté par rapport à des déterminants tant internes qu'externes. Le paradoxe serait présent, d'une part parce qu'il s'agit d'être *formé* à une approche *psychanalytique* et, d'autre part, parce qu'il s'agit d'une formation *individuelle* pour un travail *en groupe*.

Dans son ouvrage *Le groupe, espace analytique*, Jean-Claude Rouchy (1998) décrit la formation analytique comme étant « un cheminement personnel et non essentiellement d'acquisition de connaissances intellectuelles et techniques » (p. 261). Elle serait en rupture avec une conception traditionnelle de la formation, qui vise à faire en sorte que l'apprenant soit au plus près d'un certain modèle de ce qui est attendu de lui. Or, « la psychanalyse s'intéresse essentiellement aux connaissances introspectives et subjectives » (Ferenczi, 1928, p. 239). Ainsi, un projet de formation analytique ne peut être conçu que comme étant infini. Selon Rouchy (1998), entreprendre une analyse de groupe est nécessaire. À défaut d'avoir accès à un tel cadre, assez rare, il propose que l'apprenant « fasse au moins de façon approfondie et répétée l'expérience de groupes d'évolution » (p.266), permettant aux cliniciens en formation d'expérimenter la groupalité. Le cadre de travail à la MSJ, tel que décrit plus haut, permet de se confronter à la prise de parole en groupe non dirigé, d'éprouver l'effet régressif du groupe et de s'inscrire dans une dynamique de groupe avec tout ce que cela comporte de tensions entre les besoins individuels et collectifs.

Ainsi mis au travail sur le plan psychique par la présence du groupe, le nouveau psychothérapeute est amené à revisiter certaines expériences groupales antérieures, notamment au sein de la famille. Retenons ici l'importance de la dimension expérientielle de la formation et de la découverte ou la redécouverte que « l'inconscient est maître en tout lieu, y compris dans les groupes » (Falguière, 2007, p. 11). Selon Maud Mannoni (1979), nous pouvons souhaiter que soit au fondement de toute formation « l'état de grâce de la découverte du transfert » (p. 72). C'est donc aussi parce qu'elle confronte à l'infantile en soi qu'une formation selon l'approche analytique comporte une dimension paradoxale, car elle peut sembler de prime abord « déformer » avant de favoriser un sentiment d'avancement au niveau de la formation. Comme le rappelle Falguière (2007), les concepts ne peuvent être compris que s'ils ont d'abord servi à la compréhension d'une expérience personnelle, et il me semble que le contexte de la MSJ est tout à fait favorable en ce sens.

La formation groupale analytique porte sur le développement d'une capacité à penser la réalité psychique comme traversant l'individu, le groupe et l'institution (Rouchy, 1998). Pour en revenir au paradoxe, Rouchy insiste pour souligner que chaque projet de formation est sous-tendu par le souhait de transmettre non seulement des connaissances, mais aussi – et surtout – les valeurs dominantes du groupe concerné. Le nouvel employé est ainsi le dépositaire d'un projet qui le précède, dont les tenants et aboutissants sont en majeure partie inconscients, car le « cursus porte toujours la trace du contre-transfert anticipé de celui ou ceux qui l'ont institué » (Rouchy, 1998, p. 268). De quelle façon singulière en deviendra-t-il partie prenante ? Ainsi, « il s'agit d'un processus d'évolution personnelle en rapport à un projet institutionnel » (p. 267). L'individu se trouve alors au cœur d'un paradoxe identitaire : il est à la fois singulier et collectif. Comment penser ce paradoxe ? Rouchy insiste sur l'importance que soient mis en place dans le dispositif de la formation « des espaces d'analyse de son propre fonctionnement » (p. 272). Ainsi, les réunions en autogestion et les rencontres individuelles avec le formateur occupent une place significative, étant des éléments du cadre propices au développement d'une compréhension de la réalité psychique comme traversant l'individuel, le groupal et l'institutionnel.

L'équipe autogestionnaire est un groupe de travail, mais aussi un espace de parole où il est bienvenu de s'exprimer et de s'interroger à partir de son expérience comme membre de l'équipe et de proposer des hypothèses de compréhension des enjeux et de la dynamique de cette dernière. D'ailleurs,

la régulation avec le groupe de participants, dans ce cas-ci les autres travailleurs, est considérée comme une dimension essentielle de la formation (Rouchy, 1998). Dans l'équipe, le psychothérapeute est traversé par des mouvements conflictuels qui peuvent par exemple influencer une prise de décision ou entraîner des tensions interpersonnelles entravant la participation de chacun des employés au travail d'équipe. Parfois ces moments de tensions trouvent leur voie/voix d'élaboration, d'autres fois les mouvements défensifs sont trop importants et l'équipe vit une période plus houleuse, voire de crise. Plusieurs occasions peuvent mobiliser des défenses sur le plan tant individuel que groupal : la retraite ou l'embauche d'un employé, le rehaussement de la subvention ou la mise en place d'un nouveau groupe de psychothérapie, par exemple. Les défenses mobilisées peuvent être diverses, notamment la mise en place par les membres d'un leadership plus directif, la formation de couplages ou de sous-groupes entre eux, la recherche d'un bouc émissaire dans l'équipe ou la réunification de cette dernière par la projection de l'hostilité à l'extérieur du groupe.

Les discussions individuelles avec le responsable principal de la formation pourront aider au repérage de ces défenses groupales, à en penser le sens et à contenir ce que cela peut faire vivre. Bien que ce dernier soit lui-même partie prenante de ces défenses en tant que membre de l'équipe, les échanges devraient pouvoir favoriser l'historicisation de la dynamique actuelle. Des liens pourront également être faits entre ce qui est mis en travail pour le psychothérapeute en tant que membre de l'équipe, incluant ce qui se passe dans le comité d'admission, et comment cela peut avoir des effets sur sa position dans le groupe de psychothérapie. Bien que cela ne soit pas l'angle pris pour ce texte, n'oublions pas que la dimension sociale, notamment politique, influence de près ou de loin ce qui se passe à la MSJ, incluant la formation des psychothérapeutes. Pensons au financement accordé au milieu communautaire par le gouvernement, mais aussi aux politiques encadrant l'exercice de la psychothérapie. Idéalement, l'apprenant en viendra à contextualiser sa propre expérience de transmission dans le contexte plus large de l'équipe, de l'institution et même de la société. L'enjeu de la formation est de passer d'une position où l'individu se sent dépassé et objet de ce qui le traverse comme membre du groupe, à une position où il se sentira investi comme sujet de la dynamique collective, comme sujet à la fois libre d'une parole individuée et assujéti à des mouvements internes et externes, à des conflits intrapsychiques noués à des conflits interpsychiques et groupaux lui échappant pour l'essentiel.

Ainsi, Rouchy (1998) résume l'essentiel: l'enjeu de la formation « est celui de sa propre identité et non, stricto sensu, celui de l'appropriation d'un savoir; sinon d'un savoir sur soi-même, en perpétuelle mouvance par l'interrogation toujours renouvelée de l'articulation entre l'être individuel et l'être collectif » (p. 269). L'enjeu de la formation serait l'enjeu de sa propre identité... rien de moins! Pour devenir psychothérapeute de groupe faut-il donc, pour paraphraser Racamier cité en exergue, se perdre dans le groupe pour mieux s'y retrouver?

Rencontrer le groupe, l'immersion initiale

Le nouveau psychothérapeute se joint enfin au groupe de psychothérapie qui lui aura été désigné. Même s'il a des connaissances théoriques à ce sujet et qu'il a déjà éprouvé en séances individuelles les affres de ses dépendances premières, la rencontre initiale avec son groupe de psychothérapie le confronte à la perméabilité des frontières de son identité, car « la personnalité n'est jamais totalement constituée et l'environnement psychoaffectif de tout individu continue à fonctionner pour lui, concurremment avec les repères initialement constitués, comme miroir de son identité » (Tisseron, 1992, p. 37). Le groupe offre un miroir de prime abord un peu affolant, il va sans dire.

Quiconque s'est déjà joint à un groupe analytique, comme participant ou comme psychothérapeute, a le souvenir d'un état particulier, celui d'*être affecté* par le groupe. Au départ, les capacités de contenance et d'élaboration touchent leurs limites. Le psychothérapeute peut se sentir démuni, impuissant, ou même confus et paralysé. Alors qu'il est là pour *soigner* (selon l'étymologie du mot « thérapie »), il se sent possiblement dépendant, sans mots, en quête lui-même d'un chemin balisé. Le déséquilibre ainsi engendré est certainement confrontant pour le psychothérapeute, qui est alors de façon assez brutale confronté à des parts personnelles « inanalysées », voire « inanalysables ». C'est pourquoi le plus souvent, lors de ses premières séances, le nouveau clinicien parlera peu et verra ses capacités associatives restreintes. Un mouvement de maîtrise peut émerger au cœur de ces expériences. Le psychothérapeute cherche alors à saisir et comprendre ce qui se passe via une pensée rationnelle consciente. Il peut se sentir pressé de donner une forme secondarisée aux processus primaires qui le traversent. Mais il lui faudra être patient.

L'immersion initiale en groupe d'approche analytique, même si c'est à titre de psychothérapeute, met donc à l'épreuve les frontières personnelles

du moi. Ce sont des moments marquants, car c'est à un vécu régressif que sera confronté le clinicien. Une angoisse liée à la menace de perdre le sens de son individualité propre peut se faire sentir. En effet, selon Kaës (1993), intégrer un groupe induit un traumatisme psychique par la « rencontre violente entre un excès d'objets étrangers et le moi (momentanément privé de ses appuis constituants) » (p. 247). Ciccone (2018) s'intéresse particulièrement aux pratiques psychanalytiques qui travaillent aux limites de la subjectivité. Dans son plus récent livre *Aux frontières de la psychanalyse*, Ciccone (2018) consacre le premier chapitre à développer l'idée que la subjectivité, tout comme la psychanalyse, sont « bordées » d'une part par le corps et d'autre part par le social. Ainsi, le groupe met certainement à mal les limites de cette subjectivité qui se trouvent alors, dans le langage courant, *débordées*.

D'une part, si « l'expérience corporelle est au fondement de l'expérience psychique » (Ciccone, 2018, p. 20), le défaut de liaison de ses sensations multiples fait vivre de l'impuissance et une perte de repères sur le plan subjectif. Dans le groupe, les sources d'excitation et de stimulation sont nombreuses, ne serait-ce que parce que plusieurs personnes sont réunies dans une même pièce et qu'elles sont toutes sous le regard des uns des autres. En plus de la dimension pulsionnelle, le corps est traversé par de multiples perceptions, sensations, mouvements et bruits qui peuvent, du fait de leur intensité, être vécus péniblement. Par ailleurs, l'individu est confronté aux soubassements relationnels et groupaux de sa propre subjectivité. L'altérité est de nouveau mise à l'avant-plan, comme elle s'est imposée jadis dans la rencontre entre le bébé et son environnement. C'est Winnicott qui a mis en lumière le rôle de l'environnement précoce dans la constitution du narcissisme de base. Selon Maud Mannoni (1979), « lorsque Winnicott introduit la notion d'environnement [...], il est sensible non seulement à cette *aire d'intimité et de jeu* qui s'instaure entre le bébé et sa mère, mais aussi au discours par lequel l'enfant est tenu avant même sa naissance » (p. 53).

La situation de groupe évoque les conditions de cet environnement au fondement de l'appareil psychique qui s'est construit par intériorisation du monde externe, c'est-à-dire de la réalité intersubjective et sociale ainsi que des liens qui ont marqué la préhistoire et l'histoire du sujet. La présence du groupe rappelle que, même si le sentiment de familiarité et de continuité d'être s'est bâti par l'intériorisation de plusieurs identifications, une partie de la personnalité continue à fonctionner sur un mode d'indifférenciation primaire, ce que Bleger (1981) a nommé « partie psychotique de la

personnalité». L'individu a besoin de projeter cette partie à l'extérieur, ce qui entraîne la mise en place d'un lien de type fusionnel. C'est ainsi que l'entrée dans un groupe, par la perte des repères extérieurs, fait vivre la menace du retour des parties clivées déposées dans l'environnement et provoque l'ébranlement des repères internes, d'où une certaine désorientation.

Je me souviens qu'à mes tout débuts dans un groupe de psychothérapie à la MSJ, un des participants m'avait rapidement dit que j'étais Psyché, femme d'Éros. Des biscuits mis à la disposition des usagers avaient été posés sur la table, à côté de ma place, biscuits finalement mangés par le participant lui-même. Entre autres hypothèses discutées avec mon co-thérapeute et formateur, il a été proposé que les agirs de cet usager témoignaient d'une difficulté pour lui (et le groupe) à nommer ce que pouvait faire vivre le couple inquiétant que nous représentions, en tant que psychothérapeutes, soit un homme âgé d'une soixantaine d'années et une femme dans la vingtaine. Je ne savais que faire de ces agirs. Je ne savais *être* dans le théâtre de ces agirs, alors comment aider les participants à les symboliser? Le groupe externe avait rejoint mon groupe interne et je n'étais pas en mesure, au moment de la séance, de penser à quelles zones d'ombre le groupe me confrontait, d'autant plus que j'étais alors au tout début de ma carrière. Tel que l'évoque la description ci-haut, le psychothérapeute débutant peut vivre le « rapport d'asymétrie » avec les participants comme « inversé » (Falguière, 2007, p. 20), ressentant alors la menace de ne pas être en mesure d'assumer « sa responsabilité de la conduite analytique du groupe » (Falguière, 2007, p. 18). Aussi, peut être présente la crainte du « dévoilement de son propre fonctionnement psychique » (p. 19) et le vécu de honte qui peut y être associé, comme dans la brève vignette ci-haut.

La honte, angoisse sociale

Parmi l'ensemble des vécus archaïques auxquels peut être confronté le psychothérapeute qui s'initie au groupe, la honte en est un qu'il me semble particulièrement important de s'approprier dans le cadre de son développement professionnel. Ce sentiment enferme en soi et inhibe la parole, c'est peut-être pourquoi il en est peu question dans les échanges cliniques. La honte a trait au regard qui « met à nu ». La multiplicité des regards présents en situation de groupe fait de ce dernier un lieu privilégié pour la voir apparaître.

Être confronté, dans la rencontre avec le groupe, à la partie non représentée – voire irréprésentable – de la psyché peut favoriser une expérience de honte. Au début, penser en groupe n'est pas chose facile. La parole est

fastidieuse, les mots se dérobent, les idées s'enchevêtrent. Ainsi exposé au groupe et au regard du co-thérapeute, il est attendu qu'une certaine honte puisse être éprouvée. Ajoutons à cela le fait d'être en position de formation ou de développement sur le plan professionnel, où l'individu découvre « la différence entre ce qu'il croyait être et ce qu'il découvre être » (Tisseron, 1992, p. 48). Cette assertion laisse penser que la honte pourrait être un sous-bassement inhérent au processus d'apprentissage.

La honte est également intéressante à penser dans sa dimension sociale, puisque c'est de l'expérience du groupe qu'il est question ici. Dans la mesure où elle peut être ressentie, la honte permet de rétablir les frontières de la subjectivité au moment où il y a risque de se sentir objet dans le groupe. Dans son livre *La Honte: psychanalyse d'un lien social*, Serge Tisseron (1992) met en lumière que la honte serait une « angoisse sociale », liée au sentiment d'appartenance du sujet à une communauté. Il explique qu'elle émerge lorsqu'il y a une menace d'être marginalisé au sein d'un groupe ou d'une communauté.

En plus de se joindre comme « nouveau » psychothérapeute dans le groupe, n'oublions pas que ce dernier est également en train d'intégrer l'équipe de travailleurs de la MSJ et qu'en ce sens il se sent doublement « étranger » ou, du moins, en position de vulnérabilité quant à sa place. Vais-je avoir une place dans ce groupe ? Quelle place vais-je y prendre ? L'ouvrage collectif de Nathanson (1987) aborde l'idée que la honte serait toujours présente dans nos relations, sans que nous en ayons conscience. Elle opposerait des limites au potentiel de grandiosité narcissique de chacun et permettrait une évaluation plus réaliste de soi. Aussi, on peut craindre d'être rejeté si l'on se sent inadéquat. En ce sens, la honte serait « le mécanisme spontané par lequel les membres d'un groupe régulent leurs relations » (Tisseron, 1992, p. 16). Kinston (1983) écrit que « la honte est le prix à payer sur le chemin de l'individuation » (p. 219) ; elle se situerait à la limite, au point où l'individu voit sa propre vision du monde confrontée à celle du groupe, vision qu'il serait tenté d'adopter afin d'assurer son intégration au sein de ce dernier. Pour Lichtenstein (1963), tout sujet existe dans la constante tension entre le maintien de son identité et la tentation d'y renoncer. Il semble que c'est à ce point à la fois de contact et de rupture qu'il est possible d'advenir comme individu autonome au sein du collectif. La honte pourrait ainsi être vue comme l'une des expériences limites, à la confrontation entre l'intime et le social, « au moment où l'enfant prend conscience de la séparation et de la différence » (Tisseron, 1992, p. 17).

La honte serait donc une expérience universelle et il semble dès lors important d'être en mesure de l'identifier en soi et en l'autre, et d'en voir les manifestations défensives, souvent hostiles, qui peuvent être nombreuses en situation de groupe. Le psychothérapeute qui se défend de sa propre honte s'expose à attribuer avec trop d'assurance la cause d'un malaise à un phénomène d'identification projective, en situant l'origine à l'extérieur de lui (Powell Livingston, 2006). Vincent de Gaulejac parle, dans son incontournable livre *Aux sources de la honte* (1996), de la « contagiosité » de cette dernière et de la difficulté à y faire une place en soi. S'identifier au porteur de la honte peut être ressenti comme une menace de dévaluation de notre propre estime et d'une exclusion du groupe.

Ainsi, le psychothérapeute peut avoir une réaction hostile face à un participant auquel il peine à s'identifier ; il court alors le risque d'honorer ce dernier, possiblement déjà porteur de parties indésirables pour les autres membres du groupe. Cette « honte d'avoir honte » peut bloquer les identifications nécessaires à la préservation d'une empathie suffisante et à la libération de la parole. Dans certains cas, non seulement la parole n'est pas « libre », elle est « honteusement cachée ». En effet, selon Nicolas Abraham et Maria Torok (1978), certaines douleurs sont exclues du récit et impossibles à mettre en mots du fait de la forte honte qui les a accompagnées au moment de leur survenue. La honte peut aussi résulter d'une transmission transgénérationnelle. Un peu comme le dit Deneux (2006) lorsqu'il parle d'une « indécidabilité de l'adresse de l'interprétation » (p. 83) entre l'individu et le groupe, nous avons parfois à tolérer l'« indécidabilité » de l'origine d'une honte ou de tout autre affect pénible, l'important étant néanmoins de s'en défendre le moins possible.

J'ai insisté plus longuement sur la honte, car elle me semble un bon exemple du type d'éprouvés archaïques que le contexte de groupe suscite particulièrement, non seulement pour les participants, mais aussi pour le psychothérapeute. Elle est également un bon exemple de ce qui perturbe la pensée en situation de groupe. C'est une opportunité de formation que d'être remis en contact avec ces états aux limites de la subjectivité ; certes pénibles, ils sont néanmoins essentiels à apprivoiser pour quiconque est appelé à contenir les vécus régressifs des participants d'une thérapie de groupe.

Le transfert du groupe primaire : une place dans le groupe à revisiter

Peu à peu, l'histoire du groupe de psychothérapie va prendre forme et les moments de régression deviendront moins intenses, les associations plus libres et la capacité de penser plus présente. À mesure que le temps passe, le psychothérapeute sent qu'il a une place dans l'histoire du groupe et il ose davantage prendre la parole. Tout cela reste fragile, car plusieurs surprises, parfois déstabilisantes, nous attendent, notamment lors de l'arrivée ou du départ de participants, ou lorsque des conflits éclatent. En fait, le travail ne fait que commencer. À l'époque, mon formateur², patient face à mon silence et mes interventions circonspectes, m'avait dit avec humour qu'il fallait deux ans pour apprendre à parler en groupe... et un autre deux ans pour apprendre à se taire ! Je crois que cette phrase venait d'un de ses superviseurs. Je me souviens que je trouvais cela bien long, mais j'avais aussi été rassurée par cet espace qui m'était accordé pour balbutier, oserais-je dire, et développer mon écoute. Balbutier, oui... car le psychothérapeute en formation devra redécouvrir sa parole propre dans le groupe, conquête identitaire et d'individuation à remettre cent fois sur le métier. Par sa parole ou son silence, quelle place cherche-t-il à prendre inconsciemment ? Quelle place prend-il auprès de son co-thérapeute ? Pourquoi diantre a-t-il voulu se mettre dans une telle position : *être psychothérapeute de groupe* ?

Roussillon a consacré un chapitre de son livre *Le jeu et l'entre-je (u)* à « la capacité de paraître seul face au père et face au groupe ». Il expose qu'« une partie de l'individuation, de la personnalisation, se gagne et se conquiert dans et par le rapport au groupe » (2008, p. 243). Il rappelle que, pour Freud, le groupe a pour fonction de pallier un état d'impuissance individuelle face à la tyrannie des forces hostiles de la nature, de la force interne des pulsions conflictuelles et à celle du « père primitif », idéalisé comme figure de protection (2008, p. 246). Roussillon identifie une première liaison « primaire » entre les membres d'un groupe, marquée par une relative indifférenciation interindividuelle, renvoyant ici à la notion d'« illusion groupale » d'Anzieu (1975), soit l'illusion de former un tout unifié. Pour paraphraser l'auteur, c'est sur ce fond de conformisme groupal que la vérité individuelle est une potentialité à conquérir, et même, « une position limite de l'appartenance aux groupes » (Roussillon, 2008, p. 259). Il a été question de cette position à la limite entre celle du groupe et celle de l'individu dans la précédente section sur la honte. Roussillon (2008) souligne l'importance de la réponse du groupe et, si l'individu doit survivre à cette « exposition identitaire » et

ne pas être exclu, les membres doivent s'identifier suffisamment les uns aux autres, de sorte que celui qui « paraît seul face au groupe » travaille pour l'ensemble des membres, puisqu'il réalise le désir de chacun. Ainsi, c'est à ces enjeux d'individuation et de conquête de sa propre parole sur fond groupal indifférencié, sur *fond familial* indifférencié, que le psychothérapeute sera confronté lorsqu'il osera une parole face au groupe et face à son formateur. Si on file sur cette proposition de Roussillon, quel « acte héroïque » au nom du groupe le psychothérapeute accomplit-il par sa parole ? Quel est son rapport à la loi commune du groupe et à sa pression conformiste ?

Autrement dit, le clinicien en formation fera face à ses transferts sur le groupe, sur ses participants et sur son co-thérapeute. Car il découvrira que l'histoire du groupe rejoint la sienne et que « sa fiction » personnelle tendra à s'imposer comme repère dans la rencontre. Rouchy (2008) appelle « groupe d'appartenance primaire » la dynamique des liens inconscients qui ont été intériorisés dans l'enfance. Après le choc de la rencontre avec le groupe, le thérapeute en formation devra inévitablement découvrir, ou redécouvrir, comment ce groupe d'appartenance primaire, soit « la base partagée d'où procède l'individuation » (Rouchy, 2008, p. 157), tend à se déplacer dans « les groupes d'appartenance secondaire », dont le groupe de psychothérapie et l'équipe de travail, où s'effectuent les échanges entre les individus dont le processus d'individuation serait suffisamment avancé (Rouchy, 2008, p. 159).

Ce « processus de dégagement progressif de soi à partir d'un fond synchrétiquement condensé à l'autre, aux autres » (Roussillon, 2008, p. 245) sera double. Cette conquête, jamais acquise une bonne fois pour toutes, s'effectuera sur le fond groupal interne issu de l'histoire personnelle du psychothérapeute, mais ce dernier devra également se dégager de l'histoire dans laquelle il aura été inscrit au sein du groupe externe actuel. Au fil du temps et des discussions, le clinicien en formation en apprendra peu à peu sur l'histoire de l'organisme, de l'équipe des travailleurs ; ses combats, ses victoires, ses conflits, ses références théoriques, ses anecdotes, etc. Au départ, les propos du formateur principal et des « anciens » à propos de ce qui se passe dans l'organisme permettent une historicisation qui est contenante pour l'« origine » de l'employé et qui donne un sens à la place de ce dernier, encore à définir. Elle permet au nouveau psychothérapeute de mettre des mots et de tolérer les multiples inconnues qui le traversent lors des réunions d'équipe et qu'il ne contrôle pas. Bien que tout le monde soit désireux que le nouvel employé prenne la place qui lui revient comme une partie d'un tout harmonieux, ce processus sera marqué par des mouvements conflictuels.

Chaque psychothérapeute hérite et se raconte dans le même mouvement une histoire dans laquelle il est un maillon, tout comme son formateur avant lui, et il s'agira dans la formation de réaliser que certains déterminants de cette histoire ont exercé une influence qui échappe à tous. Par son travail personnel, l'apprenant aura la tâche de s'approprier cette histoire, de la faire sienne, et aussi d'en remettre en question les « savoirs ». Quel est mon rôle dans la dynamique actuelle ? Quelle est ma place dans l'histoire de l'équipe ?

L'expérience et la prise de conscience de l'articulation entre ces courants inconscients individuels et groupaux sera une autre occasion par laquelle pourra s'effectuer « la reconnaissance du pouvoir transformateur de la formation, d'un savoir intellectuel en un savoir analytique » (Falguière, 2007, p. 16). L'espace d'analyse ou de psychothérapie personnelle sera bienvenu pour élaborer les enjeux qui auront été ainsi remis en mouvement par la formation et le travail en groupe.

Un maître qui ne maîtrise pas

Selon Adam Phillips (2014), Freud nous a appris que les faits sont toujours plus compliqués que nous aimerions bien le croire. Que nous ne pouvons survivre que grâce à la fiction que nous nous sommes construite pour cacher une autre histoire, celle des sources de nos plaisirs et de nos souffrances. Que c'est la peur de vivre l'immédiateté de l'expérience qui nous amènerait à en inscrire la trame dans une narration cohérente. Freud nous confronte à notre obsession du savoir et pointe dans la direction de ce que nous ne voulons pas savoir. C'est ainsi que la formation analytique est marquée du sceau du paradoxe, dans la recherche d'un savoir dont l'enjeu sera la possibilité d'en penser les limites.

La position du formateur dans le groupe et les rencontres individuelles favoriseront ou non cet abord de l'« immédiateté de l'expérience » et de son caractère insaisissable. Il sera inévitable que le formateur devienne, en partie, le porteur d'un certain idéal du moi qui aura été déplacé sur lui, à la fois inspirant et inhibant. Si la formation est toujours partiellement sous-tendue par « un fantasme angoissé de maîtrise et de toute-puissance » (Rouchy, 1998, p. 270), il est primordial que le formateur ne soit pas en collusion avec les projections de l'apprenant ou qu'il s'en dégage suffisamment. Une attitude d'humilité de la part du formateur favorisera chez l'apprenant le deuil d'un besoin de contrôle et une plus grande ouverture à l'imprévu.

À l'époque, mon formateur sentait le besoin d'être lui-même en supervision pour m'accompagner au mieux. Je trouvais cohérent et j'étais rassurée

de savoir qu'il avait son espace pour élaborer ce à quoi notre travail ensemble et avec le groupe pouvait le confronter. Plus essentiellement, cela m'envoyait le message qu'il reconnaissait certaines de ses limites. Selon Falguière (2007), le formateur devrait lui-même se mettre dans sa relation avec l'apprenant « en position d'y apprendre quelque chose de nouveau », ouvert à « ce qui lui revient en écho à partir de ce qu'il cherche à transmettre » (p. 13). L'ouverture du formateur à cet « écho » dépendra de sa sensibilité aux traces laissées par le transfert de son propre groupe primaire sur ses groupes d'appartenance secondaire (groupes psychothérapeutique et professionnel).

Gabriela Legorreta (2018) décrit ce qu'elle considère l'« objet principal de la transmission », soit

le courage de prendre une position d'ouverture à une expérience émotionnelle transformative. Une position audacieuse qui sollicite un relâchement des repères identitaires, qui demande de tolérer un état psychique aux limites floues où la stabilité de l'identité est parfois menacée chez les deux protagonistes engagés dans le processus de transmission. (p. 62)

Cette position aidera le psychothérapeute en apprentissage à tolérer la « position passive » (Press, cité dans Laperrière, 2018) dans laquelle il se sent être face au groupe, et donc à développer ses « capacités négatives » (Bion, 1970), soit la capacité à tolérer l'informe, l'incertitude, les moments de flou identitaire ou, autrement dit, la capacité à tolérer de ne pas savoir.

La posture et l'attitude du formateur dans le groupe et ce que l'apprenant aura éprouvé à son contact dans leurs échanges exerceront une influence sur la façon dont ce dernier pourra s'approprier sa place et sa fonction dans le travail de psychothérapie de groupe d'approche analytique. Rouchy (1998) résume la tâche du formateur à la psychothérapie analytique de groupe :

C'est en effet en s'efforçant de tendre vers une impossible neutralité, par l'attention portée à ses propres déterminants psychiques et sociaux, dans une situation spécifique, que le formateur-analyste permet aux personnes en formation ou en perfectionnement de s'engager de plus en plus avant vers ce qu'elles *sont* dans cette situation, et dans l'approche de leurs propres désirs, insaisissables. (p. 269)

C'est précisément vers cette position que nous souhaitons tendre en tant que psychothérapeute dans le groupe auprès des participants.

La psychothérapie de groupe : un travail à l'articulation de l'individuel et du collectif

J'aimerais terminer ce texte en proposant d'explorer comment le travail à la *limite*, à l'articulation entre l'être individuel et l'être collectif, expérimenté par le clinicien via sa formation est au cœur du travail de ce dernier auprès des participants.

La MSJ reçoit plusieurs participants au sein de ses groupes dont les liens familiaux furent marqués par beaucoup de souffrance, voire par une dynamique toxique. Pour préserver les liens parfois très négatifs desquels ils dépendaient, ils ont dû mettre en suspens ou, du moins, adapter le développement de leur propre singularité au profit des autres et de leurs impératifs souvent inconscients. Leur place au sein du groupe a souvent été marquée par le rejet, l'abandon et la négligence, une place où leurs capacités à sentir, penser et s'exprimer ont été mises à mal. Plusieurs d'entre eux ont subi une quelconque forme de violence humiliante. Or, souvent, ces expériences de douleur et de colère n'ont pas pu être pensées et mises au présent de leur expérience subjective. C'est ainsi que, dans un transfert de type réédition, l'intégration à un groupe rappelle (au mieux) et souvent remet en scène leurs origines souffrantes, la dynamique des liens qui prévalait au sein de leur groupe familial et les conditions de leur aliénation. Ces vécus archaïques non psychisés de grande vulnérabilité, de honte et d'impuissance radicale, ainsi que la colère qu'ils auront engendrée, devront être remis en circulation et contenus dans l'espace groupal. Mon collègue Pierre Joly (2012) a écrit que l'indication à une thérapie de groupe serait héroïque pour des personnes chez qui on ne repère la trace d'aucun lien minimalement bon dans leur vie, au cours du processus d'admission. Cette affirmation rappelle de ne pas perdre de vue les limites de ce que permet notre cadre thérapeutique, qui n'est pas indiqué pour tous.

Le dispositif de groupe de la MSJ se prête bien à une compréhension du soin psychanalytique selon un modèle de la *contenance* (Houzel, cité dans Ciccone, 2001), lequel stipule que ce qui soigne est principalement le fait de trouver dans le groupe et chez le psychothérapeute la possibilité de loger une vie émotionnelle perturbée et douloureuse, afin qu'elle puisse être comprise et transformée. Le psychothérapeute (ainsi que le groupe) « héberge et pense » (Ciccone, 2001, p. 82), à l'instar d'un processus d'identification projective au service de la communication. Pour Didier Houzel (1985, 1987, 1994), l'objet contenant n'est pas tant un récipient, mais plutôt un « attracteur » de la vie pulsionnelle et émotionnelle, qui aide à stabiliser les forces

qui agitent le bébé et permet « la création de formes psychiques douées de stabilité structurelle » (Houzel, cité dans Ciccone, 2001, p. 88). Nous pouvons dire que l'espace groupal joue ce rôle d'attracteur, car c'est au travers de l'attention portée à la dynamique des liens qui s'installe entre les participants du groupe que se révèle une partie de leur vie intrapsychique non mentalisée.

Tout comme les autres participants, le psychothérapeute joue un rôle nécessairement « actif », et ses capacités de contenance influenceront significativement la façon dont pourront ou non se déployer et s'élaborer les enjeux relationnels. La formation à la psychothérapie de groupe de la MSJ aura aidé le psychothérapeute à accroître sa disponibilité ou ses possibilités en tant qu'« attracteur » des vécus impensés. Il pourra davantage tolérer le flou des frontières entre lui et le groupe, accepter d'être déstabilisé, de ne pas se sentir en contrôle, pour s'ouvrir à ce qui vient de l'autre (incluant l'autre en lui) via ce qui se passe « à la frontière des appareils psychiques » (Ciccone, 2018, p. 2). Dans l'histoire personnelle des participants, les frontières de leur moi ont souvent été mises à mal, et cela se manifeste dans leur façon d'être et de communiquer avec les autres. Les corps, les mimiques, les gestes parlent beaucoup. Le clinicien aura développé une capacité accrue à garder un contact avec son propre espace de créativité et de transformation psychique, à l'intérieur d'un mouvement groupal parfois massif. La formation aura aidé le psychothérapeute à rester attentif à son désir de comprendre et de se sentir en maîtrise, afin que son écoute ne soit pas au service du « savoir », mais plutôt au service de la « vérité du dire » du participant (Mannoni, 1979).

Le dispositif de groupe est favorable au travail sur ces enjeux de limites. Le groupe peut être vu comme un « espace-frontière », un lieu à la fois interne et externe au sujet, où on peut espérer voir se produire du « jeu » tel que défini par Winnicott (1971), c'est-à-dire voir la « réalité interne transiter par la réalité externe, pour se donner à représenter, et pour se transformer avant d'être réintériorisée » (Ciccone, 2018, p. 22). D'abord ressentie comme trop poreuse ou comme un mur infranchissable, la frontière, en tant qu'espace permettant d'appriivoiser l'altérité en soi et dans la rencontre avec l'autre, pourra s'installer progressivement au fil de la psychothérapie de groupe. Pour ce faire, l'historicisation du processus du groupe et son inscription dans une temporalité constitueront une des tâches du psychothérapeute, en co-construction avec les participants. Quand le groupe externe rejoint le groupe interne, c'est parfois le lieu de répétitions douloureuses. C'est au

cœur de ce « nœud socio-psychique » (de Gaulejac, 1996), à l'articulation de ce qui vient du groupe et ce qui vient du participant, que ce dernier tentera de mettre des mots sur sa souffrance propre, sa perspective singulière sur l'histoire actuelle du groupe et sur sa propre histoire personnelle, afin d'advenir comme sujet. Le vécu de chacun pourra être validé et reconnu dans sa singularité, mais également dans ses limites par rapport à celui des autres. De Gaulejac (1996) parle de l'importance de se situer comme « agent d'historicité » (p. 255) pour pouvoir se dégager d'une honte qui enferme le sujet dans un présent trop menaçant. Le groupe offre ainsi aux participants cette possibilité de prendre conscience et d'assumer qu'ils sont le produit d'une histoire et qu'ils portent en eux l'histoire des autres avant eux. Ils pourront alors commencer à s'imaginer participer à cette histoire et voir dans les autres des semblables avec qui partager cette aventure (de Gaulejac, 1996).

Ces repères pour parler du travail en groupe restent quelque peu imprégnés d'une certaine idéalité dont le clinicien doit faire le deuil, et ce, de façon chaque fois renouvelée. Car la croissance psychique nécessite une ouverture à l'inconnu et à l'amorce du deuil d'« une armature défensive qui aura servi à survivre » (Racamier, 1992, p. 179). Le changement rencontre donc des résistances, tant du côté des participants que des psychothérapeutes. Les transferts, même négatifs, constituent les repères de leur place dans le groupe, et le changement espéré, autant que les moyens pour y arriver (libre-parole), n'en reste pas moins menaçant sur le plan identitaire. Afin de relâcher leurs défenses, les participants auront besoin de développer un sentiment suffisant de sécurité dans le groupe et avec les psychothérapeutes. L'analyse du contre-transfert de ces derniers joue un rôle central pour éviter les écueils d'une peur du changement chez le participant, dont le corollaire chez le clinicien peut être une surenchère du désir de guérir et de bons sentiments recelant le potentiel d'une contrainte. De Gaulejac (1996) affirme sans détour que la relation d'aide est « une relation de pouvoir dissimulée par de bons sentiments » (p. 295), et que celui qui aide est en position dominante. Le participant peut envier la « bonne santé » du soignant (Racamier, 1992, p. 178), devenue idéalisée, et ce dernier peut y trouver une réassurance contre ses vulnérabilités, voire son sentiment d'infériorité (de Gaulejac, 1996). Cela nous aide à comprendre que ce sont précisément nos interventions, parfois notre place au sein du groupe et même ce qui constitue nos repères identitaires, que certains de nos participants devront pouvoir remettre en question pour conquérir leur place et s'individuer au sein du groupe. Nous invitent peut-être à faire un certain pied de nez à

notre besoin de reconnaissance, Winnicott a écrit, rapporte Maud Mannoni (1979), que le patient ne peut que refuser toute interprétation qui viendrait de notre habileté!

Travailler avec un dispositif de groupe implique d'éprouver et d'analyser un contre-transfert qui interroge particulièrement le psychothérapeute sur le plan de son narcissisme. On peut dire que le groupe nous « remet à notre place » et nous force à interroger les soubassements narcissiques profonds de notre désir de cette place et de cette fonction de « psychothérapeute » et, par extension, de notre rapport au dispositif et à la théorie. Ainsi, le clinicien pourra rester attentif aux rapports de pouvoir présents dans le groupe et se méfier d'une perte de contact avec un relatif sentiment de vulnérabilité individuelle. Ces conditions semblent essentielles pour que chaque participant puisse développer sa capacité à refuser une « identité prescrite » (de Gaulejac, 1996, p. 264) et refuser « l'intériorisation de l'image négative qui lui est renvoyée » (p. 265). Ce passage est obligé dans un processus de restauration de l'histoire personnelle, où l'identité singulière peut s'engager sur la voie de nouvelles possibilités.

Conclusion

Nous avons vu à quel point le processus d'intégration au sein de la MSJ permet au psychothérapeute d'éprouver de façon intensive la groupalité et ses effets sur la psyché individuelle, épreuve qui ne peut laisser personne indemne, car « le travail de groupe est source de réaménagements profonds, tant sur le plan de la dynamique psychique qu'à celui des références conceptuelles » (Rouchy, 2007, p. 66). Apprendre à travailler à l'intérieur d'un dispositif groupal de psychothérapie d'approche analytique ne peut que contribuer à nous rendre plus humbles devant la complexité des ramifications conscientes et inconscientes qui tissent le devenir d'un sujet. La vie psychique individuelle ne peut dorénavant plus se penser que comme étant articulée à celle des groupes et des institutions qui en constituent la toile de fond.

La rencontre avec le groupe met d'emblée l'individu dans une position de vulnérabilité par le rappel de ses limites et de sa dépendance aux autres. Il apparaît alors plus clair que le développement du sentiment de l'identité individuelle est indispensable, mais que les frontières de cette dernière sont remises en mouvement à chacune des rencontres singulières avec les autres. Devenir psychothérapeute de groupe nous incite à ne jamais perdre de vue nos limites et nous rappelle que cette vulnérabilité est nécessaire, car ce sont

nos contours insaisissables qui nous permettent de voir la place que nous occupons au sein du collectif et de respecter celle de l'autre.

Pour le philosophe Thierry Hentsch (2002) qui voit en la psychanalyse une « éthique de la limite », il est de notre responsabilité de sentir en nous et de refuser « cette peur d'être atteint, d'être touché par ce qui vient d'ailleurs, y compris de cet ailleurs inadmissible qui est en nous » et qui se rapporte « à la peur de disparaître » (p. 73).

Geneviève Morency

genevievemorency@hotmail.com

Note

1. Ce texte a été rédigé dans la foulée des préparatifs du 50^e anniversaire de la Maison St-Jacques, organisme communautaire en santé mentale fondé à Montréal en 1972.
2. Je tiens à remercier personnellement mon collègue de l'époque et formateur Charles Rajotte.

Références

- Abraham, N. et Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Aubier Montaigne.
- Anzieu, D. (1975). *Le groupe et l'inconscient*. Dunod.
- Bass, H.-P. et Ciccone, A. (2018). La frontière, espace naturel du soin psychique. *Le journal des psychologues*, 10 (362), 47-51.
- Bion, W. R. (1970). *L'attention et l'interprétation. Une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes*. Payot.
- Bleger J. (1981). *Symbiose et ambiguïté*. Presses universitaires de France.
- Ciccone, A. (2001). Enveloppe psychique et fonction contenante: modèles et pratiques. *Cahiers de psychologie clinique*, 2 (17), 81-102.
- Ciccone, A. (2018). *Aux frontières de la psychanalyse. Soin psychique et transdisciplinarité*. Dunod.
- Deneux, A. (2006). L'individuel et le groupal: vraie question, faux débat? *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1 (46) 79-89.
- Diet, E. (2022). Le groupe entre le psychique et le social. Réticences et résistances. *Le Journal des psychologues*, (395), 50-54.
- Enriquez, E. (1999). Le groupe: lieu de l'oscillation entre repli identitaire et travail de l'interrogation. *Revue française de psychanalyse*, 3, 801-814.
- Falguière, J. (2007). Les fondements de la formation analytique de groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1 (48), 7-21.
- Ferenczi, S. (1928). Le processus de la formation psychanalytique. Dans *Psychanalyse IV. Œuvres complètes IV: 1927-1933* (p. 239-245). Payot, 1982.
- Foulkes, S. H. (1964). *La Groupe-analyse - Psychothérapie et analyse de groupe*. Payot, 2004.
- Gaulejac, V. de (1996). *Les sources de la honte*. Desclée de Brouwer, 2008.
- Hentsch, T. (2006). *Raconter et mourir: aux sources narratives de l'imaginaire occidental* (2^e éd.). Presses de l'Université de Montréal.
- Houzel, D. (1985). L'évolution du concept d'espace psychique dans l'œuvre de Mélanie Klein et de ses successeurs. Dans J. Gammill et al. (dir.), *Mélanie Klein aujourd'hui* (p. 123-135). Césura Lyon.

- Houzel, D. (1987). Le concept d'enveloppe psychique. Dans D. Anzieu et al. (dir.), *Les enveloppes psychiques* (p. 23-45). Dunod.
- Houzel, D. (1994). Enveloppe familiale et fonction contenant. Dans D. Anzieu et al. (dir.), *Émergences et troubles de la pensée* (p. 27-40). Dunod, 2000.
- Joly, P. (2012). L'irrespirable ou l'angoisse dans les groupes analytiques. *Filigrane*, 21 (2), 41-54.
- Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe. Éléments pour une théorie psychanalytique des groupes*. Dunod.
- Kaës, R. (1994). *La parole et le lien*. Dunod.
- Kinston, W. (1983). A theoretical context for shame. *International Journal of Psychoanalysis*, 64(2), 213-226.
- Laperrière, R. (2018). Transmission de la capacité négative: de la formation à la rencontre clinique. *Filigrane*, 27 (1), 45-60.
- Legorreta, G. (2018). Les paradoxes et défis de la transmission de la psychanalyse. Quelques enjeux identitaires dans le processus de transmission. *Filigrane*, 27 (1), 61-77.
- Lichtenstein, H. (1963). The dilemma of human identity. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 11, 173-225.
- Mannoni, M. (1979). *La théorie comme fiction*. Seuil.
- Nathanson, D. L. (dir.). (1987). *The many faces of shame*. Guilford Press.
- Phillips, A. (2014). *Becoming Freud. The making of a psychoanalyst*. Yale University Press.
- Powell Livingston, L. R. (2006). No place to hide: The group leader's moments of shame. *International Journal of Group Psychotherapy*, 56(3), 307-323.
- Racamier, P.-C. (1992). *Le deuil originnaire*. Payot, 2016.
- Rouchy, J.-C. (1998). *Le groupe, espace analytique. Clinique et théorie*. Érès, 2020.
- Roussillon, R. (2008). *Le jeu et l'entre-je (u)*. Presses universitaires de France.
- Tisseron, S. (1992). *La honte. Psychanalyse d'un lien social*. Dunod, 2014.
- Winnicott, D. (1971). *Jeu et réalité*. Gallimard, 1975.